

Le maset nîmois

Jean-Marie Marconot*

Le pays nîmois n'est pas riche seulement en architecture prestigieuse, Arènes et Maison Carrée, il est riche aussi en architecture locale, pour laquelle il offre les différents stades de construction très anciens qui ont pu se succéder, s'accumuler parfois sur la même parcelle de terrain : un simple abri d'abord, les *capitelles*, en pierres sèches avec une forme ronde, ou carrée parfois à la base, plus ou moins pointues au sommet ; puis les *cabanons*, de forme carrée ou rectangulaire, et qui restent petits avec un seul pan de toit à faible inclinaison ;



enfin les *masets*,¹ qui sont des cabanons agrandis, obéissant au même style : orientés au sud, une grande pièce de séjour de 30 à 40 m² parfois coupée en deux, une treille devant la porte d'entrée, une citerne en sous-sol ou à côté, un bout de jardin, un bout de garrigue, le toit peut avoir un ou deux pans ; existent aussi des pavillons, moins bien étudiés, et qui sont des masets d'un genre plus riche, ils ne sont plus entre le cabanon et la maison ordinaire, ils sont la résidence modèle réduit. Nos villas actuelles représentent un développement du pavillon et non du maset. Les parcelles de la garrigue, pour le passant, ont le charme principal

* UMR 6578, CNRS – Faculté de Médecine, Université de la Méditerranée, 27 Bd. Jean Moulin, 13385 Marseille Cedex 5, France

1 Nous employons l'écriture occitane du mot, maset, et non l'écriture française assez fréquente, le mazet, puisque, en occitan le z n'existe pas. Ce conflit dans les systèmes de signification se joue à tous les niveaux.

2 Des particuliers auraient même renoncé à leurs propriétés privées pour agrandir le domaine des pâturages communaux, cf. Jean-Charles Lheureux, note 2, p. 59-60.

d'être clôturées par de petites murettes en pierres sèches accueillantes et fragiles ; ces parcelles peuvent être séparées entre elles par des amas de pierre allongés, les *clapas* ou *clapiers*, qui séparaient et en même temps permettaient le passage au-dessus des plantes épineuses.

Les garrigues de Nîmes, où viendront s'implanter les masets, sont un terrain communal ; le comte Bernard Aton V les a données la ville de Nîmes en 1140², et le resteront jusqu'en 1830, où commence l'appropriation individuelle ; je suppose que cette mutation est dans le mouvement général induit par la révolution française bourgeoise, l'appropriation des biens communaux. Les auteurs assez nombreux qui écrivent sur la garrigue et les masets leur attribuent un beau siècle, de 1830 à 1930 : de quelques centaines au point de départ, les masets seraient devenus quelques milliers, voire une dizaine de milliers en 1938³.

La date charnière, à la fois pour la fin des masets et la consécration d'une ère nouvelle, est 1950, fin de l'agriculture manuelle et début du développement anarchique des villes : Nîmes trop petite dans son domaine ancien veut s'étendre, franchement ou subrepticement dans la zone des garrigues. Directement, ce sont les constructions précédées par la démolition des capitelles et des masets. Subrepticement ce sont les transformations : agrandi de deux ou trois pièces, le maset peut devenir une belle maison basse, volume Camargue ; agrandi d'un étage, élargi progressivement à droite ou à gauche, le maset devient une construction intégrée, souvent faite par étapes et sans permis de construire. Comme le maset, la légalité a souvent été intégrée aux besoins du moment. Certains masets chanceux sont restés tels quels, à côté d'une grande maison ; certains sont restés seuls dans la parcelle primitive, et leur propriétaire ne vient que le dimanche pour vaquer à son jardin, faire la sieste sous le figuier ou organiser un repas amical sous la treille. Des outils de jardin sont ça et là près du jardin, où le propriétaire essaie d'amadouer les kiwis, un motoculteur est poussé dans l'entrée du cabanon voisin. Parfois une personne seule vit réellement dans le maset, avec le confort moderne incorporé, gardien de son propre musée et habitat. Beaucoup de parcelles ignorent totalement l'ancien décor : de hauts murs en cairons, des portails en fer plein, une piscine sonore, un ou deux chiens dissuasifs, il n'y a plus trace de la convivialité d'antan. Année par année, les nouveaux masetiers ont arraché à la commune complaisante, l'eau et l'électricité, le gaz à deux tiers de la surface habitée, le goudronnage des petits chemins entre les murettes. La lutte actuelle est pour le tout à l'égout, le tout citadin en campagne.

³ Cf. Jean-Charles Lheureux, 1987, *Au bon vieux temps des masets*, Nîmes, Lacour, p. 170

Le volume physique de la garrigue

Nîmes a 16 000 hectares de surface communale, la garrigue en représente à elle seule, toutes formes confondues, 10 000 hectares. Sur ces 10 000, en arrondissant, l'armée en loue à bail emphytéotique 2 000, jusqu'aux limites du Gardon, dans la direction d'Uzès, pour l'exercice des chars d'assaut ; les masetiers ont colonisé 4 000 autres hectares.

La garrigue est le poumon de Nîmes, c'est aussi sa tentation. On veut la garder, on voudrait bien la construire, vu le prix du terrain et les pressions de toutes sortes sur le terrain. La situation actuelle est ambiguë : la ville a accordé une charte de protection et d'obligation, on en parlait depuis 1980, mais cette charte n'est pas signée, elle n'impose pas d'autres obligations formelles que les règlements d'urbanisme à respecter par le propriétaire pour obtenir le droit de construire. En bas, plus près de la ville ancienne, il faut avoir 2 000 m² pour pouvoir construire, et plus haut, plus près du camp militaire, il faut avoir 3 000 m². Mais cela n'est pas rétroactif : des masets-maisons basses sont sur des parcelles de 500 m², c'est le cas du petit lotissement de 1950, sur une colline très près du centre, où j'ai acheté il y a six ans, sans savoir que c'était en garrigue.

La défense de la garrigue est à la fois pratique et mythique, comme emblème imaginaire et image porteuse pour l'ensemble nîmois, et comme cadre de vie concret de 20 000 Nîmois sur 130 000.

La garrigue et les masets étaient un lieu de jardinage utile et de délassement bon marché pour le dimanche ; ils sont devenus un des quartiers chics, cultivés, avec des résidences principales, même s'il faut y distinguer 3 ou 4 groupes de populations : anciens nîmois, gardois, anciens étrangers, nouveaux étrangers⁴.

Ils s'inscrivent dans les luttes idéologiques locales, c'est un enjeu massif, électoralement parlant, puisque deux zones seulement sur Nîmes se voyaient proposer une charte, vers les années 1980, *Charte de la garrigue* et *Charte de la ZUP*. Comme il fallait 300 hectares d'un coup pour placer 12000 logements en 1960, en constructions continues, et que la zone sud inondable ne se construisait guère à l'époque, et qu'on n'envisageait pas non plus de reprendre des terrains à l'armée, ressource économique importante⁵, c'est sur un espace de garrigue et masets, à l'ouest de la ville, que le Grand ensemble et son béton sont apparus. L'énergie de la population à ne pas laisser exproprier maisonnettes et oliveraies, vignes et cabanons, a été massive ; une fois la

⁴ Cf. Étienne Bovet, *Trouver la population d'un quartier*, in J.-M. Marconot, 1997, *Habiter en garrigue - une tradition nîmoise*, Montpellier, Les presses du Languedoc, p. 19 à 36.

⁵ Elle était évaluée à plus de 10 %. Elle a baissé ces dernières années, mais une compensation a été faite par le gouvernement actuel, sous la forme d'une école de police.

bataille de la ZUP perdue, elle s'est toute concentrée sur les garrigues nord, à préserver et à développer, spécialement celles qui sont les moins accessibles aux automobiles, à mi-distance de la route d'Alès et de la route d'Uzès.

La lutte des comités de quartiers, initiée formellement depuis 1930 avec dépôt de statuts et de noms en Préfecture, pour obtenir l'aménagement communal autour des premiers lotissements - c'est l'époque de la loi Loucheur - prend une vigueur exceptionnelle de 1950 à 1970 sur la ZUP et sur la GARRIGUE, avant de refluer aussi sur les quartiers de la vieille ville : pour ces derniers il s'agit de la lutte contre le bruit et l'insalubrité, contre la circulation abusive, et contre le risque permanent d'inondation dans ces bas quartiers. Ils veulent tous une vie populaire sur place, des fêtes de quartiers, un peu plus importantes que les fêtes aux masets, qui avaient lieu le lundi de Pâques et à la Pentecôte, les dimanches, et à la saison de la chasse. Les habitants des quartiers de garrigue se souviennent encore de ces « montées au maset », « On voyait les masetiers, on appelait ça les masetiers, monter avec leurs casseroles liées dans un torchon, comme faisait ma grand-mère, et puis chacun emportait quoi ? Un, un poulet, l'autre le dessert, mais c'était bien ». ⁶ Les masets ont beaucoup servi comme abri pour les chasseurs, puis pour les fêtes ponctuelles, et enfin comme lieu familial hebdomadaire.

En garrigue habitée⁷, les quatre groupes aux trajets différents repérés par Étienne Bovet⁸ se croisent plus ou moins nettement avec les trois niveaux sociaux.

Le groupe le plus anciennement implanté est à la fois pauvre et nîmois, dans des masets progressivement améliorés en maisons. C'est aussi le plus méditerranéen : leur équipement favori est le jeu de boules, la pétanque.

Les plus riches sont arrivés depuis peu ; ils ont fait construire dans du neuf, mais comme ils ont acheté de grandes parcelles ils ont plus de chances d'y trouver une capitelle, et ils font creuser une piscine. Le binôme piscine-capitelle est fréquent ; la piscine remplace l'ancienne citerne !

Quant aux couches moyennes elles possèdent en même temps moins de jeux de boules et moins de piscines ; elles sont intermédiaires.

L'implantation au sol, la surface possédée, a une forte interférence avec les équipements. À plus de 2000 m², on trouve 46 % de parcelles possédant une piscine, et seulement 28 % quand elles ont

⁶ J.-M. Marconot, 1997, *Habiter en garrigue-une tradition nîmoise*, Montpellier, Les Presses du Languedoc, p. 178.

⁷ Marcel Igolen, 1931, in *La garrigue et les masets nîmois*, oppose la *garrigue habitée* et la *garrigue sauvage*.

⁸ Étienne Bovet, 1997, *Trouver une population*, in J.-M. Marconot, *Habiter en garrigue une tradition nîmoise*, p. 19 à 36.

moins de 2000 m². La même disproportion se retrouve avec les capitelles, 49 % au-dessus de 2000 m² et 20 % seulement au-dessous de 2000 m². Le barbecue convivial est à peu près également réparti, 54 % au-dessus et 50 % en dessous de 2000 m². C'est avec le terrain de boules que se fait l'inversion : 13 % seulement au-dessus et 23 % au-dessous de 2000 m².

Pour les capitelles, on peut penser qu'elles étaient disséminées dans le paysage, et il faut une grande parcelle pour avoir une chance d'en avoir. De même elles ont été mieux conservées en étant plus loin de la ville, là où les habitations sont apparues plus tardivement. Ainsi elles ont pu échapper à l'urbanisation.

Volume des propriétaires

La garrigue se peuple, et elle se peuple surtout de propriétaires. La ville a une moyenne de 41 % de propriétaires habitants, elle n'a que 59 % de locataires. Dans la garrigue au contraire, les propriétaires atteignent 81 %. Très peu d'habitants souhaitent quitter leur quartier de garrigues, 7 % dans l'enquête de janvier 1994⁹. On ne fait pas construire, on n'aménage pas une parcelle pour louer, mais pour habiter.

Dans le quartier Russan-Terres de Rouvière, le plus central de la garrigue habitée, c'est-à-dire le plus éloigné des grandes routes, voici l'origine des populations : 30 % sont nés à Nîmes, 18 % dans le département du Gard ; 34 % sont nés plus loin mais habitaient déjà Nîmes avant de monter en garrigue ; 18 % seulement viennent directement de plus loin que le département. C'est le quartier le plus nîmois de la ville ; nous le voyons aussi en comparant les origines locatives (le dernier quartier habité) pour trois quartiers : Valdegour (quartier HLM), Richelieu (quartier ancien), Russan (quartier en garrigue).

Combien habitaient auparavant à Nîmes, un département du sud, ou plus loin ?

Tableau : Origine des habitants selon les 3 quartiers ou types de quartier

Habitants venant de	Valdegour	Richelieu	Russan
Nîmes	46 %	73 %	75 %
Dpt Sud	33 %	19 %	14 %
Plus loin	21 %	8 %	11 %

⁹ Cf. le livre *Habiter en garrigue*, note 2

C'est le quartier de garrigues qui est le plus nîmois, le plus implanté localement. Parce qu'on a fréquenté le maset depuis son enfance ou ce coin de garrigues abandonné, on souhaite y vivre, on fait un effort financier que l'on n'aurait pas fait pour un autre site. C'est un choix culturel. Au lieu de construire une villa moins chère à 15 km pour échapper aux impôts locaux de Nîmes, un couple aisé a construit là, par choix culturel et patriotique. Il peut s'y ajouter une raison économique : des gens construisent parce qu'ils ont eu l'emplacement et le maset par héritage. Certaines professions m'ont paru rechercher spécialement le cadre de la garrigue, choix écologique et sanitaire, pour refaire leurs forces dans un métier éprouvant : assistantes sociales, infirmières, institutrices, commerçants aussi.

Volume associatif, et enjeu municipal

De 1950-1960 à nos jours, quand le déséquilibre ville-campagne progressivement devient un déséquilibre quartiers anciens-périphérie, ou ville-banlieue, les quartiers de la garrigue nîmoise, masets gardés, rénovés ou intégrés, ou masets supplantés par des villas, sont en perpétuelle effervescence. Nos enquêtes ont montré une vie sociale très forte, avec de multiples liens de voisinage, par rapport à d'autres quartiers urbains, et une forte participation associative, venant peut-être compenser l'éloignement de la ville, mais sanctionnant aussi la stabilité de la population et sa volonté de rester là, de s'investir. Un comité de quartier peut dépasser 50 % de familles adhérentes, à jour de cotisations disons. Nous y trouvons une fête du feu, qui attire toute la ville, à la St-Jean d'été, une fête de l'olivier, qui passe de quartier en quartier de garrigue, là où cet arbre est cultivé ; deux cross ou courses à pied sur les chemins. Loin d'être un endroit isolé, où les gens se retirent loin du monde, ce qui peut être le cas pour une partie de la population, la garrigue est plutôt un lieu attirant, socialisant. Les élus municipaux suivent attentivement les activités des comités de quartier : à un apéritif de Russan-Terres de Rouvière, j'en avais compté dix, présents là par amitié et pour se neutraliser !

Il faut faire le rapprochement de la garrigue avec cette institution des comités de quartier, assez florissante à Nîmes - il y en a une cinquantaine - plus ou moins actifs et durables. L'esprit de leur fondation est assez clair : déclaré en 1937 officiellement, un comité près de la gare se définit formellement dans son article premier "une association d'habitants et propriétaires"¹⁰. Et dans l'article 2 le comité se donne pour but : "1° de rechercher, dans un but d'intérêt

¹⁰ "Comité des intérêts du quartier rue des Marronniers et rue du Planas"

général, toutes améliorations à apporter dans l'ensemble du quartier, tant au point de vue hygiène qu'embellissement ; 2° de faire respecter les clauses propres aux lotissements du quartier". C'est la situation habituelle que nous connaissons : un promoteur a fait construire les maisons, mais il laisse aux habitants et à la mairie le soin de finir les accès et tout l'environnement : il s'ensuit de longues querelles, que les propriétaires-électeurs finissent par gagner, à la force des urnes. La mairie de Nîmes a délivré des permis de construire dans la garrigue, mais elle n'a pas encore fourni tous les éléments du confort urbain et de la salubrité. C'est le sens des luttes qui ont été conduites, avec ou sans comité de quartier, depuis 1950 ; la ZUP viendra prendre le relais en 1970-1980, et les anciens quartiers du centre à partir de 1980.

L'ambiguïté urbaine

Les masetiers veulent profiter à la fois de l'urbanisation et de la garrigue ; ils veulent l'eau et l'électricité, les transports urbains et le minibus-bibliothèque des villages et des écarts. Ils veulent avoir la condition urbaine des autres quartiers, mais ils ne veulent pas accueillir d'immeubles collectifs ; ne sont-ils pas la contre image de cette ZUP, forteresse aux dimensions inhumaines, qu'on voit de partout à la ronde ?

Il est difficile de comparer la puissance respective des deux sentiments : je veux garder les murettes de pierres sèches et le maset, et je ne veux pas de lotissements dans le quartier. Le classement de toute la zone comme secteur sauvegardé n'a pas été sérieusement envisagé, je crois. Il serait contraire à ce qui est peut-être le loisir privilégié du coin : travailler dans la parcelle, refaire la murette, ajouter une ou deux pièces à la maison : 67 % disaient n'avoir pas pris d'architecte pour construire leur maison, et 63 % avaient participé manuellement à sa construction¹¹ : j'ai pu intituler "La Maison-chantier" un chapitre de mon livre.

Le simple fait des 20 ares obligatoires oblige déjà à une activité perpétuelle pour entretenir, sans compter le débroussaillage que la loi impose maintenant aux habitants. Il faut construire un cabanon pour les outils de jardin : les masetiers actuels sont un peu les jardiniers laborieux d'un musée naturel, qu'ils possèdent pour le bien de tous.

¹¹ Cf. *Habiter en garrigue...* p. 130 et p. 127-131.

L'ancien et le nouveau genre de vie

Les masetiers de la garrigue sont ambigus dans leurs revendications, comme nous venons de le voir, mais ils le sont encore plus dans leur genre de vie. Ils veulent habiter dans les anciens masets, mais ainsi ils les dénaturent, puisque ces maisonnettes n'étaient pas destinées à une résidence habituelle ; on n'y venait que le dimanche et à certaines grandes fêtes ou occasions, comme la chasse ou les cueillettes. Ces nouveaux masetiers veulent passer leur semaine comme les anciens passaient le dimanche. Et le dimanche ils quittent le maset :

Avant, le dimanche tu montais au maset,
tu disais "On va au maset". On portait les banastes,
le pinard que tu montais avec l'eau,
tu portais la bonbonne d'eau et on montait avec ça,
tu montais au maset, maintenant tu vas là,
tout le monde descend du maset (rire).
Tout le monde descend alors, ils vont à la mer
ils ont des résidences secondaires"¹²

Une nouvelle population exige le confort urbain dans un milieu rural, avec l'eau et l'électricité, le chemin goudronné, et bientôt le tout à l'égout ; en même temps elle renchérit sur l'authenticité, elle craindra de mettre de la pelouse autour de la piscine et mettra un soin méticuleux à faire elle-même la murette de pierres sèches¹³. On veut la distinction et le confort.

Ils se battent pour les murettes et les oliviers, mais aussi, et avec la dernière énergie, contre le projet municipal d'une pénétrante urbaine qui, reliant la route d'Alès à celle d'Uzès et Avignon, aurait dégorgé un peu les quartiers anciens : eux-mêmes ayant d'ailleurs un impressionnant parc automobile, dû à la situation excentrée du quartier. Ils restent d'ailleurs très partagés entre eux sur la question clef : faut-il élargir les chemins d'accès au quartier ?

Les deux finalités du maset, ou les deux masets d'Antoine Bigot

Le maset a deux finalités entremêlées, que l'on trouve parfaitement représentées dans les deux textes d'Antoine Bigot, le poète nîmois, 1821-1897.

¹² Cf. *Habiter en garrigue...* p. 161

¹³ Nous avons ainsi pu remarquer que les partisans de l'appellation *patois* ne craignaient pas l'herbe des pelouses ni l'aide du maçon pour conforter la murette, alors que les partisans de *langue d'Oc* refusent la pelouse et construisent eux-mêmes leur murette.

¹⁴ Paul Marcelin, 1967, *Souvenirs d'un passé artisanal*, Nîmes, Chastanier, p. 30

¹⁵ *Idem*, p. 18

Il est d'abord un moyen pour passer un bon dimanche, après la semaine de travail. Comme l'écrit Paul Marcelin¹⁴ : "les loisirs, on les prenait au maset". Mais c'est aussi chez lui que j'ai trouvé une définition claire du mystérieux *rachalan* : "les ouvriers agricoles, les *rachalan* ou *ceban*"¹⁵.

J'étais habitué en effet à lire des définitions plutôt esthétiques, un peu entortillées, pour les deux termes de *rachalan* et *ceban*. Dans son *Tresor d'ou Felibrige*, Mistral confirme la définition de Marcelin : ce sont des sobriquets du "paysan", et comme manifestement il ne s'agit pas de paysans propriétaires, il s'agit des ouvriers agricoles, qui peuvent travailler à la journée.

C'est rétrospectivement que le maset n'apparaît plus que dans sa première fonction : lieu de bonheur familial et de détente, avec les invités, et parfois avec toute une société.

Que la première image efface la deuxième réalité est le signe d'une réussite : les milieux de bourgeoisie chrétienne, protestante et catholique, ont tout fait pour disperser dans les masets l'illusion d'une population d'ouvriers et de manœuvres dangereuse quand elle est groupée :

"Le maset est une institution essentiellement morale et civilisatrice. Il fait diversion aux rudes travaux de l'atelier, aux préoccupations absorbantes de la vie. C'est un préservatif puissant contre les entraînements du cabaret, contre l'absinthe, liqueur détestable et le vermouth doré qui ne vaut guère mieux..."¹⁶

"Qu'il s'agisse du maset dans les faubourgs ou d'un maset en pleine garrigue, ce maset a un ennemi, implacable, mortel, c'est le socialisme. Savez-vous, en effet, chers masetiers nîmois, ce que veulent les socialistes ? Oui, n'est-ce pas (...) Pauvres chers enclos de nos chères maisonnettes, vous qu'on soigne avec tant d'amour, que deviendrez-vous au soir du grand chambardement."¹⁷

Michel Pinçon a écrit un petit article qui m'avait beaucoup frappé : "autoproduction, sociabilité et identité dans une petite ville ouvrière"¹⁸. Pour la famille ouvrière qui arrive à quitter un logement pour une petite maison avec un terrain, c'est un gain très important, pour différents travaux, qui ne sont plus seulement du loisir. Quelle que soit l'arrière-pensée des pouvoirs, économique, politique et religieux, le maset doit son attrait au jardin qui l'entoure : avec une vigne, des oliviers, des amandiers, des herbes médicinales ou culinaires, un bout de potager. C'est un complément sensible pour le budget familial. Les oliviers ont peut-être été déterminants, puisqu'ils

¹⁶ Émile Causse, in Lheureux p. 123

¹⁷ Chanoine Ernest Sarran, dans son livre "Les masets nîmois" paru en 1898, cité par Lheureux p. 143-145.

¹⁸ Michel Pinçon, Oct.- Déc. 1986, Autoproduction... in *Revue française de sociologie*, p. 629-653.

fournissaient l'huile pour le ménage¹⁹. La garrigue et ses masets formaient ainsi un immense jardin ouvrier.

Éloignement de la garrigue

J.-C. Lheureux reproduit une photo ancienne dans son livre²⁰, et qui est ainsi titrée : “5. Environs de Nîmes. - Sur la route de Sauve, un jour de fête. Les promeneurs qui n'ont pas de mazet vont goûter sur la Garrigue au Mas-de-Gardies”. Et commentant ce cliché, l'auteur conclut par : “partie de campagne qui serait bien difficile à réaliser maintenant !”. Or elle se réalise à des milliers d'exemplaires, à un ou deux villages plus loin, sur les routes qui traversent des garrigues encore sauvages, où les familles vont manger sur l'herbe, les enfants jouent au ballon. Avec le développement de la ville et de sa banlieue, la garrigue ne disparaît pas, elle recule de quelques kilomètres. Les gens des quartiers de garrigue disent très souvent : « Nous sommes en campagne ». C'est la vieille opposition fondamentale, ville-campagne, qui revient, la garrigue n'étant que la circonstance locale de la campagne, entre prés et forêts.

Les deux masets de Bigot

C'est dans ses œuvres posthumes, peut-être parce que le culte du maset commençait à s'organiser, que Bigot nous a laissé deux textes sur “le maset”, l'un en oc et l'autre en français. Manifestement le maset raconté en patois n'est pas tout à fait le même que celui raconté en français. Ils évoquent chacun une forme particulière de cette culture locale.

Un céban de la Placèto
- Voou parle de l'ancien tem -
Entre soun Ase et sa fénneto
Vivié counten.

Dou cousta de *Fon Chapèlo*
Avié uno vigno que vegnié de soun gran.
Acho paou, avié 'n s'amusan,
Avié grefa un Mazé sus uno capitèlo ;
Un chaîne en sourten d'un clapas
Trasié soun oumbro à qui ras,
Et de si branco assantavo
Un jardiné que lou sourél grasiyavo.

¹⁹ Cf. J.-C. Lheureux, livre cité, p. 96-98.

²⁰ Idem p. 160 sqq.

Mai oulté noste ome avié fa véni :
 Jouver, charfieul et basali,
 Piei, ou mitan de la verduro,
 Uno cougourlo - et di maduro.
 Et per que tou poussèsse ben
 Nosto ome plagnissié paren.
 Et de sa cisterno agoutavo,
 L'aïgo que souven ye manquavo,
 Pajén de flou. - Quant on aroso
 Voou maï arousa uno cébo qu'uno roso.
 Surtout de sa vigno noste ome èro counten.
 Savié pa ni léji, ni 'scrioure, et pamén
 Résounavo un paou sus tou,
 D'amoun, d'aval et de pertou ;
 Et lou dissate ou soir encò dou perruquié,
 Quan lou journal se léjissié,
 En se fasen rasa l'escoutavo,
 N'én reténié ce que poudié
 Et de longo din sa cervèlo ou repassavo.
 Critiquo dou gouvernamén,
 L'impò dès fés trò for ou mén,
 Et di bravi jen que souffrissoun
 Quan tan de gandar se fan de bon sang,
 Tan de mestre que s'enrichissoun
 Quan lis ouvrié crèboun de fam.

...
Traduction

Un céban²¹ de la Placette
 - Je vous parle de l'ancien temps
 Entre son Âne et sa petite femme
 Vivait heureux
 Du côté de *Font-Chapelle*
 Il avait une vigne qu'il tenait de son grand-père.
 Peu à peu, en s'amusant,
 Il avait greffé un Maset sur une capitelle ;
 Un chêne en sortant d'un clapas
 Étendait son ombre juste au-dessus,
 Et de ses branches il ombrageait
 Un jardinet que le soleil grillait.
 Mais notre homme y avait fait venir :
 Persil, cerfeuil et basilic,
 Puis, au milieu de la verdure,
 Un champ de courges - et des meilleures.
 Et pour que tout pousse bien

²¹ Cf. plus loin dans le texte « cébo », l'oignon : le « mangeur d'oignons », nourriture du pauvre et discret symbolisme biblique « les oignons d'Égypte ».

Notre homme n'épargnait pas sa peine.
Et de sa citerne il faisait tomber goutte à goutte
L'eau qui souvent venait à manquer.
Pas de fleur. - Quand on arrose
Il vaut mieux arroser un oignon qu'une rose.
C'est de sa vigne surtout que notre homme était content.
Il ne savait ni lire, ni écrire, et pourtant
Il avait des idées un peu sur tout,
En haut, en bas, et en travers ;
Et le samedi soir chez le coiffeur,
Quand se faisait la lecture du journal,
Tout en se faisant raser il l'écoutait,
Il en retenait ce qu'il pouvait
Et longuement le repassait dans sa cervelle.
Critique du gouvernement,
L'impôt dix fois trop cher au moins,
Et des braves gens qui souffrent
Alors que tant de fainéants ont la belle vie,
Tant de patrons s'enrichissent
Alors que les ouvriers crèvent de faim.

Le vieux maset

À Marcelin Meynard
Au nord de ma ville natale,
La garrigue aux abords poudreux
Dans sa verte maigreur s'étale.
En arrosant ce sol pierreux,
De sa sueur, un prolétaire
Quatre murs blancs en fit surgir.
Du vieux mazet de mon grand-père
Je garde un bien doux souvenir.

Avec grand-père à cette vigne
J'allais presque tous les jeudis.
Dès l'aube éveillé ; sur un signe,
Leste, j'enfourchais l'âne gris,
Tandis que je livrais bataille
Aux nids, aux lézards, aux grillons,
Grand-père élevait sa muraille
Et bêchait dru ses bruns sillons.

Le plat d'escargots, le dimanche,
Quand venaient les premiers raisins,

Fumait là sur la nappe blanche,
Pour la famille et les voisins.
Le vin du cru dans chaque verre,
Excitait les cœurs à s'unir.
Du vieux mazet de mon grand-père
Je garde un bien doux souvenir.

Sous la treille courbée en voûte
Les douces chansons s'envolaient ;
Dans la poussière de la route
Vers le but les boules roulaient.
Les gais enfants à têtes blondes
Aux pieds des blancs vieillards assis,
Suspendaient leurs joyeuses rondes
Pour écouter de vieux récits.

Jeux innocents, discours frivoles,
Longues promenades à deux,
Danses légères, valse folles,
Pour huit jours nous rendaient heureux.
Le long des buis à feuille amère
Nous allions rêver et courir.
Du vieux mazet de mon grand-père
Je garde un bien doux souvenir.

La mort toujours moissonne ou glane.
Grand-père, hélas ! mourut un jour.
En d'autres mains passa son âne,
L'on vendit sa vigne à son tour ;
Et, depuis longtemps, à la place
Du mazet qu'on a démolì,
Le rail s'étend, le wagon passe,
Passe, rapide, avec l'oubli...

Enfant de mon siècle, j'admire
Les merveilles de la vapeur.
Qu'elle aille étendant son empire,
Aucun progrès ne me fait peur.
Mais malgré moi mon cœur se serre
Quand je vois les vignes fleurir.
Du vieux mazet de mon grand-père
Je n'ai plus rien... qu'un souvenir²²

²² Bigot n'avait aucun scrupule de la normalité. Ayant pour tout bagage son école primaire, il refusera d'adhérer au Félibre, qui le sollicitait ; il écrit donc sa langue en graphie spontanée, et laisse au mazet sa forme française.



Le premier maset est né progressivement, par opportunité, à partir d'une vigne. Son propriétaire est appelé "céban", mangeur d'oignon, population marginale des ouvriers agricoles. Il a gardé de vieilles traditions familiales, à en croire l'expression "l'Ase et la fénneto : l'âne et sa petite femme". À la fin on le voit fréquenter le milieu masculin, chez le coiffeur, où la lecture du journal est encore une lecture publique pour ceux qui n'ont pas accès à la lecture individuelle. Le maset a été construit sur une ancienne capitelle, le chêne donne de l'ombre, et dans le jardin on cultive des plantes utiles "Jouver, charfieul et basali - Persil,

cerfeuil et basilic". Il ne faut pas perdre l'eau de la citerne pour un rosier.

En français, pourquoi le maset devient-il un "vieux maset", comme le chalet suisse est toujours un "beau chalet", liés l'un et l'autre à son adjectif touristique ou folklorique. Le poète indique sa situation géographique, à l'intention des "étrangers" : "au nord de ma ville natale", "Font-Chapelle - source couverte" ne leur dirait rien. Sous le vocabulaire ouvrier, le *céban* devient un *prolétaire*. La vigne devient une treille. On évoque des nourritures plus fines, le plat d'escargot ; l'âne est offert comme monture au petit enfant, par son grand-père. La convivialité s'est organisée : le maset est le lieu de rencontres, on joue aux boules et on chante sous la treille, et c'est le bonheur des enfants le jeudi. Bigot résume peut-être tout son problème culturel dans le dernier couplet : entre modernité et nostalgie, entre l'accession aux valeurs urbaines et le maintien des relations traditionnelles.

Il parle de "la garrigue" en français, il n'en parle guère en languedocien. Plus fréquemment, et c'est le titre d'un de ses recueils, il parle des *armas* : "friches, grandes landes"²³. Plutôt qu'un lieu à valeur spécifique, la garrigue est encore un simple lieu non marqué, non cadastré, où l'on est libre d'aller se promener et chasser, planter une vigne et faire une petite construction.

Dans le texte languedocien, on attend une fable annoncée, et dont on n'a en fait aucun besoin. Le fond d'une fable chez La Fontaine, c'est le donné social. Il faut noter la simultanéité des deux tableaux : au maset, chez le coiffeur.

²³ Cf. Tresor Dòu Felibrige.

Manifestement, Bigot écrit pour deux publics différents, celui à l'intérieur de Nîmes, celui à l'extérieur et pour qui il situe géographiquement son maset, au nord de la ville, dans la "garrigue". Il n'emploie jamais le mot de prolétaire en patois, mais il est possible qu'il soit sous-jacent à *travayaire* ou *travayadou*, ou *manouro*, voire à *céban*, ce dernier terme désigne à la fois le prolétaire et sa pauvre nourriture, les *oignons* ; il va de soi que ses enfants sont le seul bien qu'il possède ; reste à les nourrir.

Le maset du *céban* est une récupération, il est greffé sur une capitelle, un chêne a poussé là, donnant l'ombre que la treille donnera dans l'autre maset. Il fait quelques cultures, les herbes pour assaisonner, les oignons qui sont déjà une nourriture plus solide. C'est un maset à finalité étroite : il y va avec son âne et sa femme, discrète ironie, et sa conversation reste au quartier : lecture publique du journal, tout le monde en profite et discute. Le maset de grand-père, qui a ailleurs vigne et verger, est différent ; il a été chaulé, il a une treille, on élabore des bons plats, pour famille et voisin : c'est le maset convivial, associatif. C'est le bonheur des enfants, certaines personnes le racontent encore à Russan : le mercredi, grand-mère nous emmenait promener à Font-Chapelle.²⁴

À ces deux masets, il faut ajouter "La maison de Jacques", dans les mêmes œuvres posthumes. Elle est construite vaillamment, à force d'économies et de courage, "au cœur des faubourgs populeux", et l'auteur dit sa préférence pour cette "humble maisonnette, dans la poussière des faubourgs". La "poussière" évoque la précarité, des conditions de salubrité assez justes, et le "populeux" indique l'entassement des maisons, la présence des enfants.

Conclusion

Le maset nîmois n'avait rien d'une pratique ou d'un objet ponctuel, ce n'était pas une curiosité dans la garrigue. L'institution qui lui ressemble le plus aujourd'hui est celle des jardins ouvriers, mais il faut rétablir les proportions. Les masets n'étaient pas limités à quelques hectares de terrain, pour quelques dizaines de familles. Ils touchaient deux à trois mille des seize mille hectares du domaine communal, et des dix mille hectares de garrigues. C'était donc le mode de vie de toute une ville, une alternance régulière entre le temps urbain et le temps rural, entre le travail et le loisir. L'urbanisme actuel et les conditions de vie ont bloqué ou dénaturé le phénomène, mais il en reste des traces importantes, significatives, dans les modes de vie des

²⁴ Cf. J-M Marconot "Habiter en garrigue : une tradition nîmoise", Presses du Languedoc

habitants de ces quartiers de garrigues, qui représentent 20 000 des 130 000 Nîmois. C'est aussi un patrimoine de loisirs pour tous les autres, encore peu exploité par le tourisme, alors que manifestement l'ensemble *garrigues-murettes en pierres sèches-capitelles-masets* constitue un "monument" plus considérable que les Arènes romaines et les vieux quartiers Moyen Âge.

BIBLIOGRAPHIE

- BIGOT A., 1862, rééd. 1998, *Li Bourgadieiro* (Les Filles des Faubourgs), édition bilingue traduite et présentée par J.-M. Marconot et G. Gros, Presses du Languedoc/Riesc, Montpellier/Nîmes, 263p.
- BOVET E., 1997, *Trouver une population*, in J.-M. Marconot, *Habiter en garrigue - une tradition nîmoise*, Presses du Languedoc/Riesc, Montpellier/Nîmes, 19-36.
- GUERS C., 1998, *Écosociologie d'un quartier de garrigue*, in J.-M. Marconot, *Habiter en garrigue*, id., 143-150.
- IGOLEN M., 1931, *La garrigue et les masets nîmois*, Mémoires de l'Académie de Nîmes, 1931-1932, Nîmes, XXXII-XCIII.
- LHEUREUX J.C., 1987, *Au bon vieux temps des masets*, Lacour, Nîmes, p. 170.
- MARCELIN P., 1967, *Souvenirs d'un passé artisanal*, Chastanier, Nîmes.
- MARCONOT J.M., 1998, *Habiter en garrigue - une tradition nîmoise*, Montpellier/Nîmes, Presses du Languedoc/Riesc, 200 p.
- PINÇON M., 1986, Autoproduction, sociabilité et identité dans une petite ville ouvrière, in *Revue française de sociologie*, oct.- déc, 1986, 629-653.
- SARRAN E., 1898, *Les masets nîmois*, cité par Lheureux, 143-145.

Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà parus :

L'homme et le Lac, 1995

Impact de l'homme sur les milieux naturels : Perceptions et mesures, 1996

Villes du Sud et environnement, 1997

L'homme et la lagune. De l'espace naturel à l'espace urbanisé, 1998

L'homme et la forêt tropicale, 1999

Cet ouvrage trouve son origine dans les XI^e journées scientifiques de la Société d'Écologie Humaine qui se sont déroulées les 25, 26 et 27 novembre 1999 à Perpignan. Elles ont été organisées avec la collaboration des organismes suivants :

- Direction de l'Environnement de la ville de Perpignan
- Équipe DESMID (Dynamiques Écologiques et Sociales en Milieu Deltaïque, CNRS-Université de la Méditerranée, Arles)
- IDEMEC (Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative, CNRS-Université de Provence, Aix-en-Provence)
- Laboratoire Population Environnement, Université de Provence, Marseille

SOCIÉTÉ D'ÉCOLOGIE HUMAINE

Case 71, Université Victor-Segalen/Bordeaux 2

146, rue Léo Saignat

33076 Bordeaux Cedex, France

Les opinions émises dans le cadre de chaque article n'engagent que leurs auteurs.

Ces journées et l'édition de l'ouvrage ont bénéficié du soutien financier de la Ville de Perpignan, de la DRAC Languedoc-Roussillon et du Conseil Régional PACA.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001

ISBN 2-9516778-1-2

ISSN 1284-5590

Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions de Bergier

476 chemin de Bergier, 06740 Châteauneuf de Grasse

bergier@wanadoo.fr

**CABANES, CABANONS
ET
CAMPEMENTS**

**Formes sociales et rapports à la
nature en habitat temporaire**

Éditeurs scientifiques

Bernard Brun, Annie-Hélène Dufour, Bernard Picon,
Marie-Dominique Ribéreau-Gayon



2000

Contributions photographiques

p.15	B.Brun
p.34	S.Sauzade
p.71 à 88	M-D Ribéreau-Gayon
p.89 à 108	J-P Loubes
p.123 à 132	Y.Brugière
p.133 à 144	C.Meynet
p.215 à 230	L.Nicolas
p.231 à 242	C.Claeys-Mekdade
p.257 à 268	Musée des Arts et Traditions Populaires de Moyenne Provence, Draguignan M.Heller, G.Roucaute, Inventaire Général Collection C.E.M.
p.269 à 284	J-M.Marconot
p.303	B.Chérubini
p.337	G.Lestage

Les noms des auteurs des photographies couleur apparaissent dans les cahiers séparés :

après page 160 : M.Hladik, M-D. Ribéreau-Gayon, E.Dounias

après page 192 : H.Pagezy, Y.Poncet

après page 256 : A-H.Dufour, L.Nicolas, A.Acovitsióti

après page 320 : A.Dervieux

Photographie couverture (D.Baudot Laksine) : cabanon à Opio

Photographie quatrième de couverture (E.Dounias) : Hutte-grenier tikar en cours de construction à proximité d'un champ de maïs. Les 2 niveaux de la hutte sont bien visibles : lieu de résidence à l'entresol, grenier au second niveau. Cette construction perdure plusieurs années.